

Le social et ses soucis

Ecole, santé, travail social... François Dubet dépasse la thématique de la crise.

FRANÇOIS DUBET

Le Déclin de l'institution

Seuil, «*L'épreuve des faits*», 428 pp., 22 .

Notre modernité n'est pas à un paradoxe près, qui ne jure que par l'individu, alors que se comptent par millions les personnes rendant son existence possible. Aussi le nombre de tous ceux qui sont chargés d'éduquer, soigner, garder, punir, amuser, entraîner, consoler les autres, peut-il bien s'accroître tous les jours, et les institutions qui les encadrent ne pas, pourtant, se porter mieux, quand elles ne sont pas carrément en crise. Ce hiatus entre la légitimité défaillante de ce que François Dubet appelle le «*travail sur autrui*» et son indéniable expansion est au cœur du *Déclin de l'institution*, le dernier livre du sociologue. Tout se passe comme si le programme institutionnel commençait à se rendre plus ou moins indépendant de l'institution censée le réaliser. Pour éprouver son hypothèse, Dubet revisite à nouveaux frais certains des grands domaines qui l'occupent depuis un quart de siècle (l'éducation, la santé, le travail social), non pas pour évaluer une quelconque efficacité de l'école ou de l'hôpital, par exemple, mais pour comprendre (et aider à résoudre) les problèmes posés par ce constat de déclin.

Les travaux de François Dubet commencent à faire œuvre et son style sociologique à faire école. Laissant entendre une tonalité bien à lui, sa *sociologie de l'expérience* est étayée sur des enquêtes de terrain qu'il balaye avec les méthodes les plus souples (dont la fameuse participation sociologique mise au point par Alain Touraine) et s'appuie sur quelques principes théoriques fermes, lui permettant d'aller regarder d'un côté et de l'autre de la relation entre l'acteur et le système. Mais il lui faut aussi réduire la suspicion qui sous-tend ce type de relation, suspicion englobant le rôle même du sociologue qui veut en savoir plus, surtout quand il avance l'idée que le nouveau est,

à coup sûr, problématique, mais pas nécessairement pire que l'ancien. François Dubet enseigne à l'université de Bordeaux et à l'École des hautes études en sciences sociales.

Quoi de plus instituant que l'école des instituteurs? Et pourtant, de toutes les institutions étudiées par Dubet, l'école élémentaire est celle qui se porte le mieux, bien qu'elle ait dû se confronter aux grands changements introduits par l'arrivée de l'enfant à l'école et la sortie concomitante de l'élève. La culture de la plainte, omniprésente chez les professeurs, et, dans une moindre mesure et pour d'autres raisons, chez les infirmières, n'a pas cours ici. Si les instituteurs en appellent moins à la vocation, c'est justement parce qu'ils se perçoivent désormais comme des spécialistes de l'enfance, de la psychologie, de la pédagogie et de la didactique. Les professeurs des collèges et des lycées sont habités, en revanche, comme par une conscience tragique trouvant son origine dans la distance entre une vision idéalisée de l'institution

(ce qu'elle a été, ce qu'elle devrait redevenir) et la réalité du métier. Dubet appuie là où le bât blesse: «*Qu'on le veuille ou non, les collèges et les lycées sont devenus des espaces privilégiés de la vie juvénile, ceux des amours et des amitiés, ceux des goûts et des distinctions de toute sorte.*» Cependant une mentalité d'assiégés, voire d'envahis, va se propageant. Si le programme institutionnel lui enjoint encore de transmettre le savoir, avec la massification le professeur en est réduit à tenir sa classe – avec une suspicion réciproque, pour ne pas dire une méfiance entre enseignants et élèves, plus ou moins profonde selon les établissements et les situations sociales.

L'histoire du programme hospitalier est plus complexe et plus ambiguë que celle de l'école. Au début, on trouve, d'un côté, la charité et, de l'autre, les écoles de médecine naissantes, la première entendant gagner des places au ciel, les autres sur terre, en prenant soin d'autrui. Aujourd'hui, l'hôpital est une grande organisation

où se côtoient administrateurs, médecins, infirmières, aides-soignants, syndicalistes, élus locaux, etc. C'est plutôt du côté des infirmières que se focalise la plainte. Ne se voulant «*ni nonnes, ni bonnes, ni connes*», elles n'entendent surtout pas revenir en arrière, mais se battre pour plus de reconnaissance. Et il est vrai que le métier comporte «*une expérience directe de la déchéance, de la souffrance, et de la mort*». Mais comment évaluer pour le reconnaître, ce genre de relation au malade, alors que la charité s'est professionnalisée? Enfin, après les formateurs de métiers, Dubet étudie différentes formes de travail social, notamment celui des médiateurs dans les collèges. Il s'agirait, à proprement parler, d'un travail institutionnel fait sans institution, au sens où chaque intervenant représente à lui seul sa propre institution, son activité ne relevant ni de l'enseignement ni de l'administration, flottant plutôt entre les deux sans aucun statut propre. D'où, ici aussi, une plainte que la reconnaissance du métier pourrait apaiser sinon faire disparaître.

Le déclin de l'institution, fondée sur une vocation et des valeurs à transmettre, est inscrit dans la modernité même. Il n'y aurait pas là matière à rire ou à pleurer, cependant «*ce déclin du programme institutionnel est d'autant moins tragique qu'il n'y a aucune raison d'oublier la face sombre et le front obtus des institutions*». Il faut, en tout cas, reconnaître un métier à ceux qui poursuivent un programme institutionnel, et surtout en réduire l'échelle. Les institutions sont plutôt portées à jouer la grande symphonie de l'intégration sociale, avec ce qu'elle comporte de sacrifice pour chaque musicien. Aussi, pour François Dubet, un quatuor ou un trio permettent-ils de faire vivre la partition et de ne pas tuer le soliste. L'idéal, en fait de travail sur autrui, serait finalement la formation de jazz, avec tout qu'elle autorise de liberté et de variations dans l'invention.

JEAN-BAPTISTE MARONGIU